

## Haineusement vôtre par Madeleine Chapsal

[...]<sup>1</sup>

La haine est aussi le sujet du *Droit d'asile*<sup>2</sup>, premier roman de Boris Schreiber, mais cette haine désolée et toute tressée de tendresse, qui est l'un des souffles de la folie. Le héros, Pierre, a été frappé par la disparition de ses parents, arrêtés par les Allemands et probablement assassinés. Est-ce parce qu'il ne se pardonne pas l'absence de ce jour-là ? Dès lors, tous les hommes deviennent ses ennemis : il les craint — persuadé qu'ils veulent aussi sa mort — il les hait, il va venger ses parents sur qui passera à sa portée.

Et le mal tombe au hasard, souvent sur ceux qui, voyant sa détresse physique et morale, lui accordent le droit d'asile. En vain désire-t-il parfois se retenir, épargner quelqu'un, l'accalmie ne dure pas, sa haine le reprend. Un désir d'écart absolu. Or la façon la plus brutale de fuir l'humanité, c'est de se faire rejeter par elle. En période de guerre, une voie s'ouvre : devenir lâche, « le lâche ». Cette position, dans le mépris de tous, est difficile à tenir. Aussi Pierre, par retournement, se croit-il un héros. Condamné par eux, il condamne à son tour ces hommes qui, par leur courage, se font complices du mal qu'ils subissent, « tueries, wagons plombés et tout le reste ». Il a honte de survivre en leur compagnie ; du moins veut-il « sauver sa mort », la préserver de cette tromperie que sont les combats, mourir inutilement à son gré, à son heure. Ainsi entre-t-il, victorieusement, dans l'eau finale de son suicide.

Amorcé, le thème de la révolte absolue ne s'épanouit pas ; Pierre se comporte plutôt comme l'enfant boudeur qui, exclu de la ronde, se jette au sol ; attitude de refus, mais aussi de supplication : « Venez vite à mon aide ! ».

ROMANS FRANÇAIS

"Express"

# HAINEUSEMENT VOTRE

par MADELEINE CHAPSAL

**L**e *Corps de Diane* (1), le troisième roman de François Nourissier, écrivain vif et élégant, n'est pas très bon. Un jeune homme fait à une jeune femme le long reproche d'en avoir aimé d'autres avant lui, et même une autre, puis il la quitte. Un précédent et meilleur ouvrage, paru l'année dernière, *Les Orphelins d'Auteuil*, était également la confession d'une liaison triste, malgrément dénouée après un essai de vie commune.

La faiblesse essentielle ne vient pas du sujet — la jalousie du passé — mais de la façon dont il est traité : avec myopie et du bout des lèvres. On sent, de la part de l'auteur, un désir de demeurer à distance de ce qu'il écrit ; comme s'il redoutait, sans cette désinvolture, d'en dire trop et vulgairement. L'abondance, le grossissement exaspéré de certains détails, mais aussi à l'ensemble : on connaît l'emplacement des grains de beauté de Diane, mais son personnage demeure flou.

Sans doute est-ce l'impureté féminine, et non une femme particulière, que traque le narrateur, cette facilité de toutes à céder trop vite à « l'ignoble volonté de l'homme ». Mais n'est-ce pas se donner la partie trop belle que faire le procès de Diane, dont on sait au départ qu'elle est prête à s'accuser ? Un personnage qui joue si docilement le jeu de l'auteur c'est, inévitablement et en dépit d'une écriture exceptionnellement fluide, le ronron.

Trop souvent aussi, un paragraphe débuté d'un trait vigoureux reprend et ressasse en dix phrases affaiblies la même idée.

**L'amant flic**

Lent, privé d'action, ce roman offre cependant l'un de ces acres portraits d'amoureux où l'auteur excelle : celui d'un indifférent qui s'excite à la jalousie. Peu sympathique individu. C'est le jaloux moins par amour que par prouesse : il d'une brosse à dents qui aurait servi !

A l'affût, sur le corps de Diane, de traces de doigts, il s'écœure s'il les trouve, s'enfelle si elles lui échappent.

C'est aussi que le jeu l'amuse : ce dégoût des femmes est avant tout un amateur de cryptogrammes. Il se complait à déchiffrer le passé

dans l'aspect du présent, lever les voiles sur les restes de festins, parfois décomposés, auxquels il n'est pas droit.

Une expression de Diane, le choix de sa garde-robe, la composition de son vocabulaire, le rangement de ses bibelots, un geste trop savant, l'amant policier ne néglige aucun symptôme. Ressent-il un malaise ? Il fossoye jusqu'à exhumation de l'horreur pressentie. Après, la chair malade, de se lamenter sur l'amour impossible.

Tout féroce que soit ce portrait d'un jeune homme, il n'est cependant pas assez complet pour sauver le livre à lui seul. Peut-être est-ce la lucidité qui manque : « La haine, voilà mon sujet ». Les déboires amoureux du narrateur ne suffisent pas à justifier ni éclaircir les raisons de cette proclamation répétée.

*Le Corps de Diane* continue *L'eau grise* et *Les Orphelins d'Auteuil*, où un jeune homme dépeçait déjà ses conduites. Mais la plaie, travaillée d'une griffe rageuse, s'est infectée.

**L**a haine est aussi le sujet du *Droit d'asile* (2), premier roman de Boris Schreiber, mais cette haine désolée et toute tressée de tendresse, qui est l'un des souffles de la folie. Le héros, Pierre, a été frappé par la disparition de ses parents, arrêtés par les Allemands et probablement assassinés. Est-ce parce qu'il ne se pardonne pas son absence de ce jour-là ? Dès lors, tous les hommes deviennent ses ennemis : il les craint — persuadé qu'ils veulent aussi sa mort — il les hait, il va venger ses parents sur qui passera à sa portée.

Et le mal tombe au hasard, souvent sur ceux qui, voyant sa détresse physique et morale, lui accordent le droit d'asile. En vain désire-t-il parfois se retenir, épargner quelqu'un, l'accalmie ne dure pas, sa haine le reprend. Un désir d'écart absolu. Or la façon la plus brutale de fuir l'humanité, c'est de se faire rejeter par elle. En période de guerre, une voie s'ouvre : devenir lâche, « le lâche ». Cette position, dans le mépris de tous, est difficile à tenir. Aussi Pierre, par retournement, se croit-il un héros. Condamné par eux, il condamne à son tour ces

hommes qui, par leur courage, se font complices du mal qu'ils subissent, « tueries, wagons plombés et tout le reste ». Il a honte de survivre en leur compagnie ; du moins veut-il « sauver sa mort », la préserver de cette tromperie que sont les combats, mourir inutilement, à son gré, à son heure. Ainsi entre-t-il, victorieusement, dans l'eau finale de son suicide.

Amorcé, le thème de la révolte absolue ne s'épanouit pas ; Pierre se comporte plutôt comme l'enfant boudeur qui, exclu de la ronde, se jette au sol ; attitude de refus, mais aussi de supplication : « Venez vite à mon aide ! ».

**L'horreur de soi**

Ce récit n'est autre que le long, et parfois diffus, discours de Pierre racontant ses aventures, sentimentales ou sexuelles, ses nausées et ses crimes — à la première ou à la troisième personne, selon qu'il maîtrise plus ou moins sa personnalité.

Certains passages ont la monotonie du gémissant ; on assiste aussi à des scènes étranges et belles, à ces rencontres poignantes faites aux incertaines frontières de la démence. Avec Michou, petit garçon de sept ans, puis avec Monique, Pierre vit des heures hallucinées ; mais il les torture, les fuit tout en réclamant leur secours, et finit par les perdre.

Puis la guerre se termine, les héros descendent du maquis, chassent les derniers Allemands, organisent des repraisilles et Pierre achève de se désolidariser des hommes. Il ne fait plus partie d'aucun camp, fusille, dénonce, trahit avec les uns et les autres, dans un délire accusateur et désespéré.

On ne peut dire que ce roman massif — où rôdent phantasmes et horreur de soi — fasse achevé ni réussi. Il est à peine sorti de l'ombre. Mais il apporte, dans la production actuelle, la musique rare de ses sons douloureux et contraires (On songe au vers de Saint John Perse : « Je vous hais tous avec douceur ».

M. C.

(1) *Le Corps de Diane* (Julliard), 224 pages, 500 fr.  
(2) *Le Droit d'asile* (Denoël), 350 pages, 950 fr.

<sup>1</sup> [La première partie de l'article est consacré à F. Nourissier (*Le corps de Diane* paru la même année).]

<sup>2</sup> *Le Droit d'asile* (Denoël), 350 pages, 950 frs.

## L'horreur de soi

Ce récit n'est autre que le long, et parfois diffus, discours de Pierre racontant ses aventures, sentimentales ou sexuelles, ses nausées et ses crimes – à la première ou à la troisième personne, selon qu'il maîtrise plus ou moins sa personnalité.

Certains passages ont la monotonie du gémissement ; on assiste aussi à des scènes étranges et belles, à ces rencontres poignantes faites aux incertaines frontières de la démence. Avec Michou, petit garçon de sept ans, puis avec Monique, Pierre vit des heures hallucinées ; mais il les torture, les fuit tout en réclamant leur secours, et finit par les perdre.

Puis la guerre se termine, les héros descendent du maquis, chassent les derniers Allemands, organisent des représailles et Pierre achève de se désolidariser des hommes. Il ne fait plus partie d'aucun camp, fusille, dénonce, trahit avec les uns et les autres, dans un délire accusateur et désespéré.

On ne peut dire que ce roman massif – où rôdent phantasmes et horreur de soi – fasse achevé ni réussi. Il est à peine sorti de l'ombre. Mais il apporte, dans la production actuelle, la musique rare de ses sons douloureux et contrariés. On songe au vers de Saint John Perse : « *Je vous hais tous avec douceur* ».

M. C.